reCHERches

Culture et histoire dans l'espace roman

3 | 2009

Voisins, Frontières, Ouvertures

D'un siècle à l'autre : la littérature bulgare entre tradition et libération (début XX^e et début XXI^e siècles)

Marie Vrinat-Nikolov

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cher/7802>

DOI : 10.4000/cher.7802

ISSN : 2803-5992

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 13-22

ISBN : 978-2-35410-006-3

ISSN : 1968-035X

Référence électronique

Marie Vrinat-Nikolov, « D'un siècle à l'autre : la littérature bulgare entre tradition et libération (début XX^e et début XXI^e siècles) », *reCHERches* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 décembre 2021, consulté le 17 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cher/7802> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cher.7802>

Ce(tte) œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

***D'un siècle à l'autre :
la littérature bulgare entre tradition et libération
(début XX^e et début XXI^e siècles)***

MARIE VRINAT-NIKOLOV
INALCO

Le sentiment de discontinuité historique créée par les dominations étrangères (byzantine de 1018 à 1187, puis ottomane, de 1396 à 1878), par les deux guerres balkaniques et les deux guerres mondiales qui ont jalonné le xx^e siècle, les pertes de territoires qui en ont découlé, sont autant de facteurs de déstabilisation, voire de mise en question du sentiment identitaire en Bulgarie. Ils sont à l'origine de réactions et de mythes littéraires, d'une relation ambivalente à l'étranger, plus particulièrement à l'Europe, que l'on retrouve d'un tournant de siècle à l'autre. D'autre part, les deux dominations étrangères ont eu pour effet majeur de freiner le développement de la littérature bulgare et de l'isoler des courants et des transformations qui avaient lieu dans « l'autre Europe ». La Bulgarie n'a connu ni la « petite Renaissance » (Le Goff, 1957, rééd. 1985) de la fin du xii^e siècle, ni la Renaissance, marquées, notamment, par la laïcisation du savoir et par l'émergence de l'individu, dans ce pays, au xix^e siècle.

L'une des caractéristiques, en effet, du tournant du xx^e siècle, c'est – affirmé par les « Jeunes » – le désir récurrent de rattraper le temps perdu et de se mettre au diapason des littératures européennes, alors que les « Anciens » expriment plutôt la peur de voir la littérature bulgare perdre son originalité, ce qui est ressenti comme profondément bulgare. Un siècle plus tard, le conflit « Jeunes » / « Anciens » est ravivé, au sortir de quarante-cinq ans de totalitarisme, autour, notamment, de l'accusation formulée par

les « Anciens » à l'encontre des « Jeunes » : ceux-ci cèderaient à la tentation quelque peu mercantile d'imiter les littératures ouest-européennes et américaine, dans le but, non seulement de retrouver un public national, mais aussi, et surtout, de gagner une présence dans la « République mondiale des Lettres » (Casanova, 1999).

Une autre caractéristique des deux tournants de siècle est l'affirmation de la suprématie du moi, opposée, au début du ^{xx}e siècle, à la littérature de combat de l'époque du Réveil national, que l'on a pu qualifier d'ethnocentrique (Igov / Игов 1995) ; en réaction, au tournant du siècle suivant, aux longues années de réalisme socialiste qui mettait l'accent sur le peuple socialiste, la société socialiste, l'avenir radieux du socialisme.

Dans les deux cas, européanisation va de pair avec modernité, recherche et expérimentation en littérature ; repli sur soi, sur la *bulgarité*, est ressenti comme un retour à la tradition, au réalisme sur le plan de l'écriture. Dans les deux cas, le genre porteur de la modernité, celui qui réagit le plus vite aux changements, qui annonce le nouveau, est la poésie.

Mais ces analogies recèlent bien entendu de subtiles distinctions. D'un tournant de siècle à l'autre, c'est « jeunes » contre « anciens », « anciens » contre « jeunes ». D'un tournant à l'autre, c'est le rapport à la tradition qui diffère : tradition rejetée, considérée comme dépassée, face à la tradition recherchée, par-delà quarante-cinq années qui l'ont effacée, niée, manipulée ou récupérée...

Le tournant du ^{xx}e siècle : « Jeunes » contre « Anciens », dépasser la tradition pour « conquérir l'homme dans le Bulgare (*izvojuvane čoveka u bălgarina*) »

Le premier cercle littéraire bulgare, *Misāl*, se forme autour de la revue du même nom, fondée en 1892 par le docteur Krăstio Krăstev (1866-1919), qui devait jusqu'en 1907 symboliser le bouillonnement des idées et le nouveau culturel du début de notre siècle. La figure dominante du cercle est le poète, critique et traducteur Penčo Slavejkov (1866-1912) qui s'est formé à l'étranger, en Allemagne. Il séjourne à Leipzig de 1893 à 1899, où il fait des études de philosophie. C'est là, en s'imprégnant de Goethe, Heine, Schiller et des autres romantiques allemands, ainsi que de Nietzsche, qu'il mûrit son propre credo poétique ainsi que son programme d'européanisation de la littérature bulgare.

Les premières années qui ont suivi la libération de la Bulgarie de la domination ottomane (les années 1880) sont marquées, dans la littérature,

par ce que l'on peut appeler la nostalgie des temps épiques (ceux des luttes pour la libération des territoires bulgares) et par le devoir de mémoire à l'égard de tous ceux qui œuvrèrent pour cette libération. D'où les deux grandes fresques épiques, à la narration épique et réaliste: le roman *Sous le Joug* de l'écrivain Ivan Vazov, et les *Notes sur les insurrections bulgares*, de Zaxari Stojanov. Or, toute l'œuvre de Slavejkov, aussi bien critique que poétique, sera consacrée à tenter de donner à la littérature bulgare de nouveaux concepts, des valeurs spirituelles universelles pour la rapprocher des littératures européennes.

Voulant concilier l'étranger et le national au nom de l'universel et dépasser les tendances collectives et populistes repliées sur la terre natale, il s'insurge contre le caractère conjoncturel de l'œuvre de ses prédécesseurs ou contemporains repliés sur le passé ou happés par la bêtise environnante et il s'afflige de la banalité de la vie culturelle dépourvue de toute aspiration spirituelle et de l'état de la littérature. Pour lui, il y a en Bulgarie des «lettres» – *knižnina* – mais pas encore de véritable littérature – *literatura*.

Ce conflit de générations est demeuré célèbre dans l'histoire de la littérature bulgare, symbolisé par la fameuse étude du docteur Krăstev intitulée *Mladi i stari, kritičeski očerki vărzu dnešnata bălgarska literatura* (Jeunes et Anciens, Esquisses littéraires sur la littérature bulgare d'aujourd'hui).

Méditant sur l'héritage laissé par la Libération, Slavejkov déclare dans son essai *Balgarskata poezija* (La poésie bulgare), divisé en deux parties, «avant» et «maintenant» :

Quel héritage le passé nous a-t-il laissé? [...] Il nous a laissé la liberté – offerte et pour cela négligée, il nous a laissé aussi une “intelligentsia” – dont nous avons honte devant nos voisins. C'est une intelligentsia née à la croisée des chemins et allaitée avec le poison du néant temporel; aussi, ayant grandi, elle est demeurée du point de vue moral à l'état de nain. Les gens spirituellement insipides de cette époque vide, je les ai nommés naguère “mangeurs de fayots” (*fasulkovci*), eux et ceux, parmi nous, qui leur ressemblent. Ils sont un obstacle sur notre chemin et la prière que nous adressons à Dieu est qu'il les rappelle à lui le plus vite possible. Parce qu'ils nous gênent dans notre élan vers l'accomplissement de notre devoir: conquérir l'homme dans le Bulgare.¹

Quelle est alors la tâche du créateur «maintenant»?

Nos compatriotes ne cessent de rabâcher que je me suis égaré à l'étranger pour rechercher des héros à mes créations. Comme si le poète n'était pas libre de prendre les matériaux là où c'est son intérêt et comme si je ne faisais

1 Slavejkov / Славейков 1959: 177. Les traductions sont de l'auteur de cet article.

pas référence à des hommes et à des événements de notre vie. Mais que je m'intéresse à des sujets domestiques ou étrangers, mon regard d'artiste se concentre sur des destins extérieurs et des événements spirituels qui façonnent *l'être humain*. Lorsqu'il m'est donné de découvrir *l'homme* dans le *Bulgare*, ma joie n'en est pas moins grande que la vôtre. (Slavejkov/Славейков 1959: 184)

Prônant une esthétique de la littérature, l'émergence d'une littérature en soi et pour soi, la liberté du créateur, il considère que l'étape de la conscience nationale, certes nécessaire, doit être dépassée pour permettre d'atteindre l'homme dans son individualité qui est la voie vers l'universel. Le critique littéraire Svetlozar Igov a souligné à juste titre (Igov/ Игов 2003: 130-131) l'ambition globalisante de Slavejkov: dans ses essais et études, il tente de donner une vision globale de la littérature bulgare; dans son recueil poétique *Na Ostrova na blaženite* (Sur l'île des Bienheureux), il crée, phénomène peut-être unique en son genre, toute une littérature nationale fictive qui s'appuie sur la réalité et les multiples métamorphoses du «moi»; dans *Epičeski pesni* (Chants épiques), *Sân za štastie* (Rêve de bonheur), il livre toute une philosophie de l'homme et des problèmes existentiels; dans *Kârvava pesen* (Chant sanglant), il médite sur le destin national, l'histoire de son peuple.

Dans leur désir de mieux synchroniser le développement de la littérature bulgare et celui des littératures européennes, les membres du cercle *Misâl* puisent aux sources les plus modernes de l'art et de la philosophie en Europe, qu'ils traduisent. Le contenu de la rubrique «traductions» des numéros de la revue *Misâl* est particulièrement riche: à côté des classiques antiques (Sophocle, Lucien), on trouve également les auteurs européens les plus modernes (Baudelaire, Ibsen, Maeterlinck, Strindberg, Nietzsche, Heine) sans oublier Goethe, Tourgueniev, Poe, etc.

Le tournant du xx^e siècle est donc crucial pour la littérature bulgare qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ne pourra plus échapper au dilemme du «natal» et de l'étranger, à l'aspiration tourmentée de rejoindre les grands courants, les grandes œuvres des littératures considérées comme plus «avancées», aux polémiques, déclarations et manifestes, au conflit toujours renouvelé entre «Anciens» (dans la ligne de Ljuben Karavelov et d'Ivan Vazov, bref, le «réalisme») et «Jeunes» ou «Modernes» (continuateurs de Khristo Botev et de Penčo Slavejkov). C'est là tout le sens du modernisme et des avant-gardes bulgares grâce auxquels la période de l'entre-deux-guerres est, sur le plan littéraire, d'un dynamisme, d'un foisonnement sans précédent (polémiques, manifestes, nombre impressionnant de revues littéraires, traductions, expérimentations sur la langue). Tout cela est

brutalement stoppé à partir de 1948, avec l'installation de la dictature du Parti communiste. Il faudra attendre l'après 1989 pour retrouver une telle pluralité et diversité d'écritures.

Le tournant du XXI^e siècle : Projet « rétro-utopique », « paraparodie », renouer avec la tradition par delà les quarante-cinq années de totalitarisme

La dernière décennie du xx^e siècle est marquée à la fois par la participation des élites culturelles à la vie politique (la vice-présidente de la Bulgarie, Blaga Dimitrova, est une poétesse tolérée du bout des lèvres par le régime totalitaire), par l'émergence d'une littérature d'idées (*publicistika*), par une explosion de traductions, notamment dans les domaines de l'anthropologie et des Sciences sociales², les grandes sinistrées du régime précédent, mais aussi par une littérature de « mémoire » (ce qui n'est pas sans rappeler la première décennie qui avait suivi la libération de la domination ottomane, un siècle plus tôt), écrite aussi bien par des écrivains de l'intérieur que par des auteurs émigrés, principalement en France et en Allemagne. L'opinion publique découvre (ou se rappelle) en 1990 l'horreur des nombreux camps de concentration implantés sur le territoire bulgare, aussi bien par les documentaires qui sortent sur le sujet que par les mémoires des rescapés³. Les premiers romans de cette période sont également des œuvres cathartiques sur la période communiste : par exemple *La Saison des serins*, de Nikolaj Vălčinov (1950), écrit une dizaine d'années auparavant, mais édité seulement en 1993, ou le second roman de Viktor Paskov, *Allemagne conte cruel*, écrit en France et d'ailleurs publié d'abord en français, ensuite en bulgare dans une version légèrement remaniée par son auteur.

Le véritable renouveau se produit au début des années quatre-vingt-dix : après les années de carcan idéologique qui a pesé aussi bien sur les thèmes que sur la forme littéraire (le réalisme socialiste, qui s'est appuyé en Bulgarie sur une réelle tradition de réalisme, a eu une vie assez longue), on observe une période de liberté euphorique (liberté d'écrire comme on le veut, volonté de ne pas fixer, formater la littérature qui prend des allures de « collectionneuse » de traditions diverses, jeu avec les formes (abolition des frontières entre les genres), jeu avec les mots (irruption d'un vocabulaire

2 Entre autres Sartre, Camus, Freud, Jung, Barthes, Baudrillard, Lacan, Bourdieu, Derrida, Foucault, Habermas, Ricœur et bien d'autres.

3 Voir en français : *Au nom du peuple*, témoignages sur les camps communistes présentés par Tzvetan Todorov et traduits par Marie Vrinat (Todorov, 1992).

cru, voire argotique, du vocabulaire de la rue, des médias), bref, on découvre ou redécouvre l'aspect ludique du Verbe.

S'y ajoute en même temps, et c'est ce qui tranche avec le tournant du siècle précédent, la recherche d'une tradition antérieure avec laquelle renouer pour mettre le totalitarisme entre parenthèses. Cette recherche va se faire dans deux directions, que le poète et critique Plamen Dojnov, dans un ouvrage qui fera certainement référence dans la critique bulgare⁴, nomme d'une part « projet rétro-utopique » et, d'autre part, « paraparodie ».

Ani Burova, dont les recherches portent également sur la littérature des années 1990, voit dans ce jeu avec la tradition un élément de rapprochement entre les deux tournants de siècle :

C'est ainsi que l'on arrive à une symétrie dans les fins de siècle tentante : il est évident que la fin du xx^e siècle a les yeux rivés sur son début. Et il est peu probable qu'il faille trouver la réponse dans la tendance intuitive à se dire que les fins de siècles présentent, par principe, des situations analogues. En l'occurrence, il se passe quelque chose de plus essentiel avec ce siècle : les deux périodes démontrent une attention à la tradition.⁵

Ce que Plamen Dojnov appelle projet « rétro-utopique », c'est, au début des années 1990-1991, l'ensemble d'actes littéraires, la création de cercles et de revues qui se réfèrent explicitement au modernisme bulgare des années 1920-1930 et à l'entre-deux-guerres : les cercles et revues *Hyperion*, *Strelec 2* (par rapport à *Strelec*), *Nov Zlatorog* (qui renvoie à *Zlatorog*), *Vezni*, etc. Pourquoi « rétro-utopique » ? Parce qu'il s'agit d'un passé idéal à atteindre pour la vie littéraire à venir. L'époque totalitaire est donc pensée comme une pause imposée, une rupture.

Quant à la « paraparodie », elle désigne la réécriture de textes existants, de la tradition. Pourquoi paraparodie ? Parce qu'il s'agit non pas d'une parodie railleuse, mais d'une réécriture dialogique, puisqu'elle cherche à instaurer un dialogue avec les écrivains passés. On peut lire respect et affection à l'égard des textes et écrivains de la tradition, contrairement aux accusations d'impiété, de « profanation de la tradition sacrée » formulées à l'égard des jeunes créateurs qui se sont livrés à ce type de paraparodie.

Les trois textes les plus emblématiques sont, d'une part *Na ostrova na blaženite, pet vojni sled tova*, paru en 1998 (paraparodie de l'anthologie-

4 Il s'agit de sa thèse de doctorat publiée sous le titre *Bălgarskata poezija v kraja na XX vek* (Дойнов, 2007), deux tomes de respectivement 487 et 541 pages.

5 Burova / Бурова 2003). La traduction est de l'auteur de cet article.

mystification de Penčo Slavejkov, *Na ostrova na blaženite*), anthologie censée prolonger celle de Slavejkov et réunissant dix auteurs de la seconde moitié du xx^e siècle. D'autre part, l'anthologie *Bălgarska khristomatija* (1995) qui reprend le titre de celle d'Ivan Vazov et de Konstantin Veličkov, parue en 1884, et *Bălgarska antologija – našata poezija ot Gerova nasam* (1998), toutes deux écrites par un nouveau quatuor (comme le cercle *Misāl*) de poètes et critiques: Georgi Gospodinov, Plamen Dojnov, Boyko Penčev et Jordan Evtimov, acteurs majeurs du renouveau littéraire effectué par la «génération des années 1990». Cette anthologie est la parodie de *Bălgarska antologija – našata poezija ot Vazova nasam*, publiée en 1910 par les poètes Dimčo Debeljanov et Dimităr Podvărzačov.

À une période de crise du canon littéraire et de l'auteur en tant qu'institution, il s'agissait, en parodiant et en réécrivant les «classiques», de montrer les manques existants, de démonter les clichés, mais aussi de faire la preuve que la littérature des siècles précédents peut «parler» à un public contemporain. C'est ce que précise la partie de l'avant-propos de *Bălgarska antologija – našata poezija ot Gerova nasam* rédigée par Georgi Gospodinov:

[...] Notre poésie n'a pas encore acquis de physionomie, encore moins caractéristique. N'est-ce pas ce que disait Slavejkov-fils⁶, lui qui mettait en question – et quelle question ! – la possibilité d'écrire une anthologie d'œuvres de la poésie bulgare.

Voici pourquoi, dans cet album, chacun de nous a présenté ce qui nous semble plus physionomique dans notre poésie contemporaine. (Peu nombreux sont ceux qui saisisront tout l'amour qui nous a animés. Tant pis !) Ainsi, la poésie bulgare se décante et devient plus saisissable. Comment ? Comme ça.

Quant à Jordan Evtimov, il était explicite :

La manière la plus simple de traiter les textes présentés ici, c'est de les lire comme des répliques ludiques, facétieuses, parodiques de textes de contemporains célèbres. Ce type de littérature est dénué d'intérêt à nos yeux, lassant. Il rend l'ironie mesquine, lamentable, triviale.

Ce rapport d'amour facétieux, de révérence pleine d'humour à l'égard de la tradition se retrouve dans l'œuvre originale de poètes des années 1990, par exemple dans le recueil *Le Cerisier d'un peuple*, de Georgi Gospodinov :

Les Cènes de la langue

J'aime le soir une portion de langue
de celles dépourvues de Verbe

6 C'est-à-dire Penčo, fils du poète du Réveil national Petko Slavejkov.

musculeuse et nerveuse
 langue de vache, de bœuf ou de veau
 langue des muets
 langue de ceux qui nous ont précédés
 langue de grand-père Whitman et de mon aïeul
 langue dans laquelle il jurait
 contre les moutons avec volupté
 langue de papa Eliot et de mon père
 leur connaissance fut très brève
 langue de grand-mère Émilie et de grand-mère Lisa
 de ma grand-mère lorsqu'elle attirait
 la reine des abeilles et son essaim [...]

Nostalgie pour cette langue nostalgie pour la langue
 je suis reconnaissant je ne fais pas
 le délicat je ne me détourne pas
 je vous prolonge
 je vous mange bois engendre
 tout comme seuls les fils loyaux
 mangent boivent leurs aïeux

 sans doute ainsi peut-on atteindre
 la langue tous les soirs.

D'un tournant à l'autre, d'une revue à l'autre, en à peine un siècle, la littérature bulgare connaît modernisme et post-modernisme, comme le souligne le poète et critique Plamen Antov :

Si le *xx^e* siècle commence par l'époque de *Misāl*, c'est-à-dire par l'implantation du modernisme dans la littérature bulgare, il a pris fin avec l'époque de *Literaturen vestnik*, c'est-à-dire du post-modernisme. (Cité par Plamen Dojnov / Дойнов, 2007 : 159)

Le tournant du *xxi^e* siècle : « Anciens » contre « Jeunes », littérature nationale ou littérature d'une Bulgarie européenne ?

Liberté créatrice, foisonnement des expérimentations, impertinence et désinvolture, jeu avec les traditions, masques et poses, post-modernisme qui fait irruption dans la littérature bulgare tout d'abord par et dans la poésie (le premier roman post-moderne est d'ailleurs, ce n'est pas un hasard, *Un Roman naturel*, 1999, réédité de nombreuses fois, traduit dans de nombreuses langues (Gospodinov, 2002) écrit par un poète des années 1990) : cette littérature de fin de siècle, dont la tribune est principalement *Literaturen vestnik* (le *xx^e* siècle avait commencé avec la revue *Misāl*)

engendre au mieux incompréhension, au pire un violent rejet. On assiste à l'éternel retour du conflit entre « Jeunes » et « Anciens », Association des Écrivains de Bulgarie contre Union des Écrivains bulgares, *Literaturen vestnik* contre *Bălgarski pisatel*, mais inversé. Si les « Jeunes » recherchent le dialogue avec les « Anciens », ceux de l'avant-communisme, ceux que le régime avait tout juste ou mal tolérés, les « Anciens », qui se voient relégués au second plan de la scène littéraire, crient au scandale, à la profanation, au manque de morale, de patriotisme, d'authenticité littéraire. Ils accusent les « Jeunes » de s'auto-exporter, de s'auto-traduire, de s'auto-décerner les prix littéraires, bref, d'être partout. Le débat qui a eu lieu dans les pages de l'hebdomadaire *Kultura* en été 2007 montre que le conflit est toujours là dix ans plus tard, quasiment dans les mêmes termes, conflit certes esthétique, mais aussi idéologique (libéralisme, pro-européanisme face au repli sur le national).

Quel constat peut-on dresser, actuellement, un an après l'adhésion de la Bulgarie à l'Europe ? La génération « des années 90 », comme l'appellent désormais les critiques bulgares, est donc celle de la rupture. Rupture *par* l'écriture et *dans* l'écriture. C'est aussi celle à qui l'on doit d'avoir préparé le terrain à une stabilisation du champ littéraire, ce qui ne doit pas faire oublier son dynamisme. Il me paraît excessif de parler encore de transition en matière littéraire dans la Bulgarie d'aujourd'hui, dans la mesure où les voix et les « signatures » sont bien affirmées. Ce qui bouleverse actuellement les jeunes écrivains et les intéresse, ce n'est en tout cas pas le « devoir de mémoire » que l'on est en train d'observer, qui est plutôt le fait de la génération précédente, celle qui a connu plus longuement le totalitarisme. Ce qui les préoccupe, ce sont les inquiétudes suscitées par les métamorphoses radicales de la société : à quarante-cinq ans de fermeture sur un monde à la fois « protégé » et destructeur de la personne individuelle, succèdent corruption, mafia, perte du respect d'autrui et méfiance, déshumanisation des rapports sociaux, frénésie de consommation caractéristique de l'hypermodernité (Lipovetsky, 2004) et kitsch généralisé qui peuvent pousser à des actes extrêmes, perte des valeurs traditionnelles, dévalorisation de la création et de la culture, peur du terrorisme et du prétendu « choc des civilisations », etc. Autant d'angoisses, de préoccupations que partagent écrivains et lecteurs de l'Europe entière.

Ajoutons à cela la recherche d'une autre écriture qui se caractérise, dans les grandes lignes, par la variété des registres et le jeu que cette variété peut générer (registre familial, voire banal, burlesque, ironie, humour ou encore, à l'opposé, prose poétique), par le lexique libéré des contraintes qui ont

pesé sur lui durant des décennies, d'où l'irruption de la langue de la rue, des médias, de l'argot, la rupture de la linéarité et l'entremêlement des voix et des consciences. On trouve ainsi une phrase très construite et longue ou, au contraire, volontairement dépouillée et d'une neutralité glaçante qui fait ressortir le désespoir ou l'absurdité du monde environnant. Nous pouvons avoir une narration froide, impersonnelle, un rythme volontiers haché, une abondance de détails infimes, un jeu avec le lecteur ou avec d'autres textes, un brouillage des instances narratives, une déstabilisation du lecteur, car rien n'est donné pour certain, à l'instar du monde actuel... La génération des années 90 a ainsi réussi à faire de la littérature bulgare une littérature résolument européenne, qui, en effet, est de plus en plus lue, comprise et appréciée hors des frontières bulgares.

Et si le tournant du *xxi*^e siècle se distinguait du précédent justement par ce désir, non pas de rattraper, combler, compenser un retard, mais d'instaurer un dialogue dans le temps, entre les traditions, et dans l'espace, entre les littératures ? C'est ce que laisse entendre Plamen Dojnov dans son étude déjà citée :

L'important, c'est qu'on instaure un dialogue avec les auteurs étrangers et que, par l'intermédiaire des contacts permanents entre les littératures étrangères, de l'assimilation de sujets et de mondes nouveaux, la langue poétique bulgare s'est enrichie, élargie. Il suffit de cesser de penser la littérature bulgare en termes de *rattrapage* et de *compensation*, et de leur substituer celui de *dialogue autonome*. (Dojnov, 2007)

Bibliographie

- Casanova, Pascale, 1999, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil.
- Gospodinov, Gueorgui, 2002, *Un roman naturel*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, Paris, Phébus.
- Le Goff, Jacques, 1957, rééd. 1985, *Les intellectuels au Moyen-Âge*, Paris, Seuil.
- Lipovetsky, Gilles, 2004, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset.
- Todorov, Tzvetan, 1992, *Au nom du peuple, témoignage sur les camps communistes*, traduit par Marie Vrinat, Paris, éditions de l'Aube.
- Бурова, Ани, 2003, “Ефекти от наследството: На острова на блажените и мистифицираните антологии на 60-те”, in *Литературен вестник*, № 41, 17/12/2003.
- Дойнов, Пламен, 2007, *Българската поезия в края на XX век*, София, Просвета.
- Игов, Светлозар, 1995, *Творби от българската класика*, София, Просвета.
- Славейков, Пенчо, 1959, *Събрани съчинения*, том 5, София, Български писател.